

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(chez les Editions F.-X. de Guibert) 10 rue Mercœur, 75011 Paris

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

n° 47 - septembre 2010

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE : SAMEDI 2 OCTOBRE 2010

Editorial

L'historicité des Evangiles, cela a-t-il vraiment de l'importance pour vous ? Est-ce que Dieu fait homme et venu habiter parmi nous - vraiment et non pas dans une reconstruction plus ou moins exaltée bien longtemps après les faits - a encore quelque valeur à vos yeux ?

Depuis quelques décennies (et sans doute davantage), dans nos pays "occidentaux", le Jésus de la foi n'était plus le Jésus de l'histoire et ceci même dans les séminaires, dans les facultés de théologie et les paroisses - même et surtout chez les ecclésiastiques. Or justement depuis ces mêmes quelques décennies la pratique religieuse a terriblement baissé - léger problème selon certains ! - mais en même temps, statistiques en main, et bien qu'en vain on essaie de nous le cacher, la délinquance, les suicides, les dépressions, les meurtres continuent à augmenter en quantité inversement proportionnelle. La foi, la pratique religieuse ne seraient-elles pas ce qui en sous-main, sans en avoir l'air, soutient un pays, une civilisation, la vie ? Et la suppression de ce canevas ne provoque-t-elle pas la déchirure et la chute en charpie de toute la société ?

Or, est-il nécessaire de le souligner, si les Evangiles ne disent pas la vérité, s'ils ne relatent pas des faits qui sont réellement arrivés que reste-t-il, que peut-il rester de la foi, donc de la pratique religieuse et - laissons hurler la critique - de la morale ?

- 1...L'historicité des Evangiles, cela a-t-il vraiment de l'importance pour vous ? Editorial, par Marie-Christine Ceruti.
- 3 Les Apôtres en Inde dans la Patristique et la littérature sanscrite, (suite) : La mission de Pantène et le Matthieu araméen selon la tradition de Barthélémy, par Ilaria Ramelli.
- 6.. ▶ Sur le sens à donner à πρεσβύτεροι et à πρέσβεις, par Antoine Luciani.
▶ Simon de Cyrène et sa famille, par Marie-Christine Ceruti.
- 8...Les CONTRE-VERITES d'une « Heure de Vérité » (suite), par l'Abbé Jean Carmignac.
- 9...Flavius Josèphe : Dans ces temps-là quelqu'un de la terre de Judée régnerait sur tout l'univers : les uns ont cru que c'était Hérode, les autres ce faiseur de miracle crucifié, d'autres encore Vespasien, par J. C. Olivier.
- 13..En encart : un ossuaire du 1^{er} siècle portant le nom d'Alexandre, fils de Simon de Cyrène.

La lutte a été dure, elle l'est toujours, mais comme nous l'enseigne le petit film que nous vous proposerons à notre Assemblée Générale, "la guerre est gagnée" - ou elle pourrait l'être si les combattants ne baissaient pas les bras après cette victoire qui s'appuie sur la science, sur l'archéologie, sur la philologie en particulier, mais encore sur d'autres disciplines. Il nous faut répandre ces connaissances, car il faut que le monde sache, il nous faut conjuguer nos efforts, mettre ensemble nos découvertes, nous appuyer sur l'informatique.

C'est pourquoi notre association a besoin de vous. Nous ne sommes qu'une très petite équipe, nous n'y arrivons pas. Il ne suffit pas de nous faire confiance, de penser "d'autres s'en occupent", il faut nous aider, et l'argent ici n'est pas du tout le principal. Il faut être convaincu, sentir au fond de soi le désir incontrôlable de répandre la vérité, de faire partager la foi en Dieu, de défendre le Christ contre les attaques dont il est sans cesse l'objet, et le Christianisme de cette fange sur laquelle il serait construit : rien, le vide, l'imagination, ou pis la volonté de puissance et le mensonge. S'il vous plaît, vous qui lisez cet éditorial, soyez là, parmi nous, à notre prochaine Assemblée Générale du 2 octobre, apportez vos connaissances, votre enthousiasme, vos questions et même vos craintes, mais surtout apportez votre âme, votre amour pour Jésus-Christ. Lui aussi a besoin de vous.

Marie-Christine Ceruti

Assemblée générale : samedi 2 octobre 2010

Monsieur l'Abbé Molinier qui chaque année avant notre Assemblée générale célébrait la messe à la mémoire de l'Abbé Carmignac étant hospitalisé, nous vous invitons à assister à la **messe de la paroisse Saint Sulpice à 9h** dans la Chapelle de la Vierge, au fond de cette église.

L'Assemblée commencera à 10h, dans la chapelle du Rosaire (crypte de l'église St Sulpice, entrée au **4 rue Palatine, Paris, 6^e**).

A l'issue de l'Assemblée, comme Madame Ceruti le dit dans son éditorial, sera projetée une vidéo sur le thème : **L'Historicité des Evangiles, une guerre gagnée**. Puis, vers midi, ceux qui le désirent pourront se joindre à notre petite équipe pour aller déjeuner dans le quartier.

Merci de nous soutenir par votre présence ou par l'envoi (rapide, car nous sommes un peu en retard) de votre pouvoir.

Attention finances !

Notre changement d'adresse a entraîné des difficultés : plusieurs de nos adhérents ont vu leur correspondance – et donc leur chèque de cotisation – leur revenir (pour ceux qui avaient mis l'adresse d'expédition). Merci de bien vouloir vérifier que votre cotisation 2010 nous est bien parvenue.

Nous maintenons la cotisation à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) mais **nous vous prions de tout cœur de ne pas oublier votre cotisation** : sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) un reçu de votre don pour que vous puissiez bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% de votre envoi (dans la limite de 20% du revenu imposable). Et nous remercions par avance vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (chez les Editions F.-X. de Guibert), 10 rue Mercœur, 75011 Paris.

(Notez bien notre nouvelle adresse postale qui est aussi la nouvelle adresse de notre siège social.)

Nous vous prions de nous excuser pour les perturbations, liées à ce changement d'adresse, qui ont affecté notre courrier et, le cas échéant, avoir la gentillesse de nous renvoyer vos correspondances et cotisations.

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Les Apôtres en Inde dans la Patristique et la littérature sanscrite (suite) :

La mission de Pantène et le “Matthieu araméen” selon la tradition de Barthélemy

Nous continuons la publication de la traduction d'un texte de Madame Ilaria Ramelli de l'Université Catholique del Sacro Cuore de Milan, paru sous le titre Gli Apostoli in India nella Patristica e nella letteratura sanscrita. Nous remercions les Editions Medusa de nous autoriser à reproduire ces pages. Nous entrons maintenant dans le vif du sujet des raisons pour lesquelles nous avons lieu de croire que la présence chrétienne en Inde remonte aux temps les plus anciens.

A propos, donc, de Pantène, cette importante personnalité d'intellectuel et de religieux, Eusèbe* (*Histoire Ecclésiastique*, V, 10) nous fournit une attestation qui se rattache directement à notre sujet : Pantène devint « messager de l'Évangile du Christ aux peuples orientaux [...] envoyé jusqu'à la terre des Indiens ». C'est la première nouvelle importante, concernant la prédication du Christianisme en Inde dans un deuxième siècle avancé, de la part du directeur même [Pantène] de l'école catéchétique d'Alexandrie¹⁷⁶. La seconde, plus problématique pour l'historien, car elle le reporterait plus en arrière dans l'attestation de la présence chrétienne en Inde, concerne la découverte, faite par de Pantène, du fait que certains indigènes étaient déjà en possession de l'Évangile de Matthieu « en caractères hébreux » conservé jusqu'au temps de Pantène lui-même, au II^{ème} siècle :

« Et on dit qu'il est allé aussi chez les Indiens, où, raconte-t-on, il trouva, précédant sa venue, l'Évangile selon Matthieu, chez certains qui là-bas reconnaissaient le Christ, auxquels Barthélemy, l'un des Apôtres, avait prêché et avait laissé l'écrit de Matthieu en caractères hébreux, qui était encore conservé au temps susmentionné. » (Eusèbe, *Hist. Eccl.*, V, 10, 3).

Il est opportun, avant de continuer, d'examiner aussi le texte de Jérôme*, assez voisin de celui d'Eusèbe. En effet Jérôme ne semble pas puiser toutes ses informations exclusivement du passage d'Eusèbe mais avait probablement – comme d'ailleurs cela arrive dans d'autres cas – connaissance de quelque autre source relative à la mission et à la chronologie de Pantène. En effet Jérôme relate (*De Viris Illustribus*, XXXVI) :

« Pantène, philosophe de tendance stoïcienne, selon une ancienne coutume à Alexandrie où, à partir de l'évangéliste Marc, les hommes d'Église furent toujours docteurs, fut d'une telle sagesse et érudition, aussi bien dans les Écritures divines que dans la littérature profane, qu'il fut envoyé même jusqu'en Inde par Démétrios, Evêque d'Alexandrie, qui en avait été prié par des ambassadeurs de ce peuple. Et là il trouva que Barthélemy, un des douze Apôtres, avait prêché l'avènement de Notre Seigneur Jésus Christ selon l'Évangile de Matthieu, écrit en lettres hébraïques, qu'il emporta avec lui en revenant à Alexandrie [...]. Et il enseigna sous le Prince Sévère* et sous Antoninus* qui avait comme cognomen [surnom] Caracalla. »

Notons, en passant, que le texte latin désigne les ambassadeurs avec le mot “legati”, tandis que le grec correspondant, présenté parallèlement par Migne (PL, ad I.), dit “πρεσβύτεροι” : παρακληθέντα / περικληθέντα αὐτὸν παρὰ τῶν Ἰνδίας πρεσβυτέρων. Ceci est ou une improbable confusion avec πρέσβεις, ou bien pourrait se révéler être une indication, certes très ténue, de la présence d'une organisation ecclésiale en Inde déjà à l'époque de Pantène : une pareille donnée semblerait être en accord avec la nouvelle de l'Évangile de Matthieu retrouvé en Inde par Pantène lui-même, et apporté là longtemps avant lui. De toutes façons, même s'il s'agissait effectivement de simples “legati”, comme cela paraît plus probable et comme il est prudent de l'accepter, et donc d'ambassadeurs, la nouvelle de leur demande de faire venir Pantène demeure du plus grand intérêt : il

semble en effet qu'on puisse déduire de ce témoignage que les Indiens aient su pour le moins à qui s'adresser et aient sollicité l'envoi d'un savant intellectuel chrétien. Certes Eusèbe parle seulement, comme nous l'avons vu, de « certains qui là-bas (re)connaissaient [ἐπεγνωκόσιν] le Christ » ou « avaient appris à reconnaître le Christ » (ἐπιγιγνώσκω a aussi le sens d'« apprendre à connaître » et dans le passage en question il est au participe parfait) et il n'y a pas de base pour supposer des communautés consistantes. Cependant le fait que les legati mentionnés par Jérôme aient su quelque chose de Pantène et de sa doctrine et orthodoxie induit à croire que ces chrétiens ont eu quelque contact avec l'Eglise d'Alexandrie.

En somme, ces nouvelles données par Eusèbe et Jérôme semblent très importantes sur deux plans : le premier, concernant l'envoi de Pantène en Inde, par l'évêque d'Alexandrie et après sollicitation des porte-parole des communautés indiennes, et de sa prédication de l'orthodoxie dans ce pays ; le second, à propos de l'éventuelle présence chrétienne en Inde précédant la venue de Pantène et remontant, selon la tradition, à l'apostolat de Barthélemy, qui y aurait apporté le Matthieu araméen.

Partons du premier point, la mission de Pantène, et de la comparaison des deux passages, d'Eusèbe (*Hist. Eccl.*, V, 10) et de Jérôme (*Vir. Ill.*, XXXVI), rapportés ci-dessus. Dans le texte de Jérôme que nous venons de citer, tout n'est pas tiré d'Eusèbe : en effet, non seulement Jérôme offre une précision chronologique qui situe l'activité de Pantène entre la fin du II^{ème} et le début du III^{ème} siècle, sous Septime Sévère et Caracalla, mais il affirme par exemple que Pantène ramena à Alexandrie une copie du Matthieu hébreu (ou, probablement, araméen) qui était en possession des Indiens qu'il avait instruit : Eusèbe ne dit pas cela, tandis qu'il rapporte qu'à son époque le Matthieu araméen était encore conservé en Inde¹⁷⁷. De plus, Jérôme précise que Pantène se rendit en Inde sur ordre de l'évêque Démétrios d'Alexandrie, comme, en effet, il le confirme aussi dans l'*Epistolae*, 70, 4. Jérôme ajoute là que les destinataires de la prédication de Pantène auraient été les Brahmanes et les philosophes indiens : un auditoire adapté à un docte philosophe et théologien comme Pantène. Donc l'évêque même de la métropole chrétienne d'Alexandrie aurait envoyé le directeur du *Διδασκαλείον* (Didascalion) chez les populations indiennes. Un autre fait présenté par Jérôme est la demande par les ambassadeurs indiens de l'envoi de Pantène. Nous avons déjà fait allusion à l'importance de cette requête relativement à l'éventuelle connaissance du Christianisme en Inde avant l'arrivée de Pantène lui-même.

L'historicité de la mission de Pantène semble recevoir quelques confirmations, pas seulement et pas tellement de Philostorge (IV-V^{ème} siècle)¹⁷⁸, mais surtout de Clément d'Alexandrie et d'Hippolyte, lesquels, à l'époque des Sévères – une heureuse époque pour les rapports entre l'Eglise chrétienne et l'Empire romain – et dans un temps par conséquent très proche de la mission de Pantène, apportent des nouvelles qui sembleraient venir justement de l'Inde. Par ailleurs, Clément, comme nous l'avons vu, était disciple de Pantène, raison pour laquelle, si l'on accepte que Pantène soit allé en Inde, ce rapport de maître à disciple n'en serait que plus significatif. Quant à Hippolyte, ensuite, nous savons qu'il vécut au début du III^{ème} siècle, par conséquent peu après la mission de Pantène en Inde¹⁷⁹. En particulier dans ses mélanges des *Stromates*, I, 71, 3-6, Clément montre qu'il connaît les *Σαμαναῖοι* battriens [les Samanéens battriens] et les adorateurs de Bouddha en Inde : il paraît dans ce cas significatif que Clément se serve du mot *Σαμαναῖοι*, un terme différent du *Σάρμνες* [Sarmanes] utilisé cependant par Mégasthène. Maintenant, si ce dernier nom dérive entièrement du sanscrit, celui dont se sert Clément d'Alexandrie montre une influence araméenne assez claire dans la terminaison du pluriel : cela pourrait faire supposer que le terme est passé par une zone linguistique araméenne du Moyen Orient. De plus, étant donné que les contacts entre Alexandrie et l'Inde, comme nous avons eu l'occasion de le mettre en lumière, passaient surtout par la voie maritime et non par le Moyen Orient, il est possible que l'autre terme utilisé par Clément *Σάρμναι*, de

la première déclinaison, parce qu'il présente un moulage linguistique plus proche du sanscrit *śramaṇa* que le *Σάρμανες* [Sarmanes] de Mégasthène, provienne directement de l'Inde. Ici d'ailleurs, même au II^{ème} siècle, les différentes présences linguistiques araméennes se montrent consistantes¹⁸⁰. En effet, tant dans d'autres régions que sur la côte de Malabar – à laquelle nous avons déjà fait allusion et de laquelle nous parlerons encore comme siège d'antiques communautés chrétiennes – depuis longtemps il y avait des communautés juives ; nous avons, de plus, vu que même récemment, sur la base de papyri, on a pu constater l'importance et la fréquence des voyages, surtout à but commercial, du monde romain vers Muziris, justement dans le Malabar. Puisque par conséquent des contacts habituels entre l'Egypte et l'Inde, spécialement méridionale, sont amplement documentés, je crois que dans un pareil contexte il apparaît probable, tout compte fait, qu'une mission soit partie d'Alexandrie en direction de l'Inde, dans le but de prêcher l'orthodoxie aux populations indiennes : Pantène a été en effet invité par l'évêque Démétrios justement en vertu de sa culture et de sa sagesse, comme l'attestent Eusèbe et Jérôme.

Dans cette direction un autre indice, toujours de caractère linguistique, pourrait se révéler significatif : Hippolyte en donnant le nom d'un fleuve auquel buvaient les brahmanes, utilise le grec *Ταγαβένα* [Tagabéna] (*Refutationes*, I, 24 ; Griechische Christliche Schriftsteller Hippol. III, 28). Or, ce *Ταγαβένα* semble inconnu de Mégasthène et des sources hellénistiques, alors qu'il a été proposé, avec des arguments sérieux, d'identifier ce cours d'eau avec le fleuve Tungavéna qui est cité dans le poème épique indien du « *Mahābhārata* » (VI, 10, 26). La connaissance du fleuve par Hippolyte paraît donc remonter à des missions plus récentes, peut-être à celle de Pantène, qui avait probablement été depuis peu en Inde quand Hippolyte écrivait. Un autre fait pouvant revêtir un certain intérêt pour notre sujet est celui du *Liber legum regionum*, composé par l'Edesséen Bardesane (154-222 ap. J.-C.) ou par son école, qui justement dans les années à peine postérieures à la mission de Pantène parlait avec un intérêt extrême de l'Inde, des brahmanes et de leurs coutumes et des autres Indiens. Bardesane qui, selon Porphyre (ap. Stob., *Anth.*, I, 3, 56 ; Hieron., *Adversus Iovinian.*, II, 14), écrivit aussi un traité sur les Indiens, puisait ses informations - spécialement celles relatives aux moines bouddhistes - des membres d'une mission indienne (Kushan) qui s'étaient rendus chez Elagabal († 222), et qui sur le chemin s'étaient arrêtés à Edesse (Stob., *Anthol.*, I, 3, 56 ; *Porphyr.* IV, 17 ; Hieron., *Adv. Iovin.*, II, 14)¹⁸¹. Selon la tradition, c'est précisément d'Edesse que serait partie l'évangélisation des Indiens, ayant pour origine Saint Thomas, puisque – comme nous allons voir – Thomas, dont le culte était très enraciné dans cette ville, est celui qui aurait évangélisé l'Inde, et c'est justement à l'époque des Sévères, au temps de Bardesane, qu'eut lieu la translation de ses reliques en provenance de l'Inde.

Ilaria Ramelli

Université Catholique de Milan

Copyright : © 2001 by Edizioni Medusa

* Quelques dates approximatives pour se repérer : Clément d'Alexandrie, né vers 140/150, et mort avant 215/216 ; Eusèbe, né en 309/310, et mort vers 340 ; Jérôme, né vers 347/348 et mort vers 419/420 ; Septime Sévère, empereur de 193 à 211 ; Caracalla, empereur de 211 à 217.

Notes 176 à 181 : Nous n'avons pas reproduit les notes et références qui figurent dans le livre : "Gli apostoli in India", Cristiano Dognini – Ilaria Ramelli, Edizioni Medusa, 2001, que les lecteurs intéressés pourront se procurer auprès des Edizioni Medusa, viale Abruzzi, 82 – 20131 Milano (Italie).

Tél. (++) 39 0229515001 ; e-mail : info@edizionimedusa.it

A propos des textes cités par Madame Ramelli aux pages précédentes,

**le Professeur Luciani nous donne ces précisions
sur le sens à donner à *πρεσβύτεροι* (presbuteroi) et à *πρέσβεις* (presbeis) :**

Il est très improbable qu'il y ait eu confusion entre "presbeis" et "presbuteroi": le premier désigne les ambassadeurs, délégués, ou simples porte-parole; le second terme désigne les "Anciens du peuple", chez les Juifs et les premiers chrétiens. (cf Matth 16, 21; Actes, 11, 30; 1T, 5,19). Il a signifié, dans le langage ecclésiastique, "prêtres" (Delbecque traduit le passage des Actes par "prêtres".) Ce sont, dans les assemblées chrétiennes déjà structurées, des personnes qui exercent certaines fonctions. La grammaire grecque peut nous être utile : le complément d'agent du verbe passif est introduit par "hupo"; on traduit souvent "para" comme "hupo" (= par) ; on se trompe : "para" signifie proprement "de la part de", "venant de"; les "presbuteroi" envoient à Alexandrie des délégués, qui viennent "de leur part" demander l'envoi de Pantène. Ces porte-parole sont sans doute ceux que Saint Jérôme appelle "legati". Il faut se garder d'être trop affirmatif, mais l'interprétation la plus naturelle, quand on confronte les deux textes, me paraît celle qui suppose, au temps de Pantène, des communautés chrétiennes déjà constituées, qui envoient des émissaires à Alexandrie. Le verbe "epigignoskein" signifie, outre "connaître de nouveau" (reconnaître), "découvrir"; au parfait il désigne ceux qui, ayant découvert le Christ, ont gardé cette découverte (Le parfait signifiant un état stable, résultat d'une action passée).

Et à propos de Migne qui donne un texte en grec à côté du texte latin de Saint Jérôme il donne les explications suivantes :

L'explication est toute simple : Erasme avait édité une ancienne traduction grecque du *De Viris Illustribus*, et Migne a mis cette traduction en face du texte latin ; mais elle présente une énigme : pourquoi le traducteur a-t-il employé le mot « presbuteroi » pour traduire « legati »? Le mot qui devait venir naturellement sous son calame était « presbeis » (délégués, ambassadeurs), faut-il penser qu'il a utilisé une source grecque, utilisée aussi par saint Jérôme, qui employait ce mot, et qui parlait de « délégués » venus chercher Pantène de la part des « presbuteroi » indiens? Simple hypothèse, mais séduisante : Elle permet de résoudre l'énigme. Le traducteur aurait trahi le latin de Saint Jérôme pour respecter la vérité historique trouvée dans sa source grecque. Il faut y réfléchir.

Antoine Luciani

Simon de Cyrène et sa famille

Dans notre numéro zéro nous avons déjà publié la photo de l'ossuaire que vous trouverez aujourd'hui en encart. Il s'agit d'une découverte faite en 1941 par Eleazar Sukenik et Nahman Avigad et qui - faut-il dire "mystérieusement"? - a reçu bien peu de "publicité". C'est près de Jérusalem, dans la vallée du Cédron, que ces deux savants ont retrouvé une tombe collective creusée dans la pierre et contenant plusieurs ossuaires, mais aussi treize vases et une lampe à huile qui ont permis de déterminer, sans erreur possible, que cette tombe était du premier siècle.

Rappelons que l'usage chez les Juifs de cette époque était, quand une personne mourait, de l'ensevelir et de la déposer dans une tombe comme cela a été fait pour Jésus, et au bout d'un certain temps de recueillir ses os et de les placer dans une sorte de grande boîte en pierre très simple ou plus ou moins richement décorée. Le nom du défunt était fréquemment inscrit, accompagné dans de nombreux cas de celui de son père, ce qui

permettait de l'identifier. Souvent aussi les os de plusieurs membres d'une même famille reposaient dans le même ossuaire.

Celui auquel nous nous intéressons maintenant, répertorié sous le numéro neuf, a appartenu à la famille d'un certain Simon de Cyrène. Il porte trois inscriptions : une en hébreu : " Alexandre de Cyrène", et deux en grec : "Alexandre fils de Simon". Pourrait-il s'agir d'une personne apparentée à celui qui a aidé Jésus à porter sa croix selon Matthieu 27, 32; Marc 15, 21 et Luc 23, 26 ?

Remarquons tout de suite que cette découverte était un événement de quelque importance puisque tous les Synoptiques parlent de Simon de Cyrène. Mais Saint Marc précise un fait qui a plus d'importance qu'il n'y paraît : "Simon de Cyrène, le père d'Alexandre et de Rufus". Cet Alexandre pourrait donc fort bien être celui dont cet antique ossuaire de pierre a contenu les os. Et voilà que notre Evangile prend ici, par l'archéologie, une consistance historique supplémentaire. Mais, à y bien penser, cette petite incise de Saint Marc n'avait-elle pas déjà en elle-même une consistance historique très nette ? A moins de vouloir faire de Saint Marc un fieffé menteur, trompant volontairement et sournoisement le monde, à quoi bon donner une telle précision - fort ennuyeuse pour certains de nos contemporains ? Pourquoi et surtout pour qui ? Ces quelques mots démontrent qu'Alexandre et Rufus étaient connus des premiers Chrétiens, qu'ils faisaient partie de leur cercle et étaient vraisemblablement Chrétiens, sinon pourquoi en parler là dans l'Evangile ?

Cette découverte naturellement n'a pas été du goût de tout le monde, il suffit de voir par exemple ce qui se dit sur Internet sur le site :

http://issuu.com/editions_fidelite/docs/978287356820-qpd69tombeau?mode=a_p
(pages 61-62 ou 64 selon la grosseur des caractères).

Bien qu'originaire de Cyrène, il semble bien improbable que Simon et ses fils aient résidé dans cette ville qui se trouvait dans la Libye orientale d'aujourd'hui, puisque Saint Marc comme Saint Luc nous disent qu'il revenait des champs quand il a été réquisitionné pour aider Notre Seigneur. Bien improbable aussi, comme le prétendent les adversaires de l'historicité des Evangiles, le fait que la tombe qui contenait cet ossuaire et les autres, ait été peuplée de Cyrénaïques, tous morts alors qu'ils étaient venus en pèlerinage à Jérusalem, surtout si nous apprenons en Actes 6, 9, qu'il y avait bel et bien des Cyrénaïques résidant à Jérusalem puisqu'ils y avaient leur synagogue.

Or si Simon est un nom qui apparaît 257 fois dans des inscriptions hébraïques antiques, celui d'Alexandre, explique Tal Ilan de l'Université hébraïque de Jérusalem, experte en noms de l'antiquité, n'apparaît que 31 fois comme nom hébreu, si bien dit-elle que le nom gravé sur cet ossuaire est avec une très grande probabilité celui de l'homme dont parle l'Evangile. Faut-il aller jusqu'à dire, comme sur le site :

gesustorico.it/htm/archeologia/simonecirene.asp

que, puisque dans cette même tombe - dans un autre ossuaire - se trouvaient les restes de "Sara fille de Simon", il n'est pas impossible que Simon, sa femme et Rufus n'y aient pas été ensevelis parce qu'ils l'ont été à Rome où ils avaient suivi les disciples, à Rome où a été écrit l'Evangile de Saint Marc, celui qui parle d'eux, à Rome où Saint Paul (Romains 16, 3) envoie ses salutations "à Rufus, cet élu du Seigneur, et à sa mère qui est aussi la mienne".

Pourquoi pas?

Marie-Christine Ceruti

Vous pourrez trouver d'autres photos de l'ossuaire d'Alexandre de Cyrène et des inscriptions qu'il porte, sur Internet à l'adresse fournie ci-dessus : gesustorico.it/htm/archeologia/simonecirene.asp

Les CONTRE-VÉRITÉS d'une « HEURE DE VÉRITÉ » (suite) :

Nous remercions encore le journal L'HOMME NOUVEAU de nous permettre de publier les rectifications que l'Abbé Carmignac s'est senti, en conscience, devoir faire devant tant d'erreurs et d'approximations touchant aux origines du christianisme, affirmées lors de l'émission télévisée « L'HEURE de VERITE », diffusée le 19 déc. 1972 sur Antenne 2. Sa réponse ci-dessous, publiée le 7 janv. 1973, illustre bien quel savant rigoureux il fut, n'avançant jamais rien qui ne fut totalement vérifié, quelque soit le prix à payer en heures de travail. Nous mettons en note un autre exemple*, aussi caractéristique de son courage et de sa rigueur intellectuelle qui font l'admiration de grands chercheurs – nous en avons des témoignages – et qui font aussi regretter que les autorités ecclésiastiques, ou leurs plutôt leurs conseils, n'aient pas eu le discernement suffisant pour s'appuyer sur un tel exégète, tant pour le Notre Père que pour l'origine sémitique des Evangiles.

► 10^e affirmation lors de l'émission :

En 362, l'empereur Julien l'Apostat, pendant son séjour à Antioche, raconte dans ses lettres qu'il a fait déterrer à Macrôn, près de Sébaste, en Samarie, le cadavre d'un homme qu'il appelle « le Mort », que les juifs adorent comme un Dieu et qu'ils prétendent ressuscité. Aujourd'hui on dit que c'est le corps de Jean-Baptiste, mais ce n'est pas possible, car le Baptiste a été décapité à 300 km de là, dans la citadelle de Machéronte et son corps n'en est pas sorti ; de plus, on ne l'a jamais adoré comme un Dieu et l'on n'a jamais dit qu'il était ressuscité. Ce corps ne peut être que celui de Jésus. Tout cela est rapporté dans un ouvrage d'Olard sur Julien l'Apostat.

► Réponse :

1) J'ai lu toutes les lettres de Julien l'Apostat écrites en 362 depuis Antioche, telles que les présente l'édition critique de J. Bidez (dans la collection des Universités de France, sous le patronage de l'Association Guillaume Budé) et je n'ai rien trouvé qui fasse la moindre allusion à une telle exhumation.

2) Si l'on se rapporte à l'ouvrage de Paul Allard (et non Olard), *Julien l'Apostat*, tome III, pages 41-42, voici ce qu'on lit :

« [Julien l'Apostat] dit que, pendant son séjour à Antioche, il avait donné l'ordre de « détruire tous les tombeaux des athées » [= des chrétiens] et que cet ordre fut exécuté avec une violence qui dépassait ses intentions [ici une note de P. Allard renvoie non pas aux lettres de Julien mais à son discours intitulé « *Misopogon* » ; la référence n'est pas précisée, mais il s'agit du n° 33, page 186, dans l'édition critique de C. Lacombrade]. Saint Grégoire de Nazianze précise cet aveu en disant que les païens mirent le feu aux sépulcres des martyrs, en même temps qu'ils brûlaient les corps de ceux-ci, mêlés par dérision aux plus vils ossements, et jetaient au vent les cendres. Ce détail fait particulièrement allusion à un fait, célèbre dans l'antiquité, qui se passa vers le mois d'août 362. Les reliques de saint Jean-Baptiste, conservées, dit-on, à Samarie, furent exhumées par les païens : on les mélangea à des os d'animaux et on les réduisit en cendres. On raconte que le tombeau et les reliques du prophète Elisée furent profanées de la même manière. »

3) Pour appuyer ce développement, P. Allard cite en note Grégoire de Nazianze, *Sermon V*, n° 29 ; Rufin d'Aquilée, *Histoire ecclésiastique*, livre II, chap. 28 ; Théodoret, *Histoire ecclésiastique*, livre III, chap. 3 ; Philostorge, *Histoire ecclésiastique*, livre VII, chap. 4 ; *La Chronique d'Alexandrie* (ou *Chronique pascale*), Patrologie grecque, vol. 92, col. 295.

J'ai consulté tous ces auteurs. Aucun ne parle de « Macrôn », aucun ne parle d'un cadavre adoré par les juifs, aucun ne parle d'un cadavre ressuscité.

4) En définitive, cette objection, bien qu'elle soit présentée comme « une bombe qui est de taille », ne repose sur rien, même dans les documents allégués pour la justifier.

Jean Carmignac

(*) Ayant découvert une particularité de la langue hébraïque qui pouvait éclairer la traduction du Notre Père, l'Abbé Carmignac raconte : « Je me suis dit qu'il faudrait relever dans la Bible tous les verbes de cette sorte, ce qui était un énorme travail. J'ai commencé à le faire, pendant plusieurs jours et puis je me suis fait aider par un prêtre de 80 ans qui connaissait l'hébreu. Ensuite possédant la liste de tous les verbes au causatif précédé d'une négation, je les ai tous repris pour voir ceux dont la négation portait sur la cause et ceux dont elle portait sur l'effet. J'ai relevé une trentaine de cas (ce qui est un nombre suffisant pour établir une loi philologique) où la négation portait nettement sur l'effet. Et j'ai commencé à rédiger un article là-dessus. (voir notre bulletin n° 42, de juin 2009, page 5).

Flavius Josèphe : « **Dans ces temps-là quelqu'un de la terre de Judée régnerait sur tout l'univers : Les uns ont cru que c'était Hérode, d'autres ce faiseur de miracle crucifié, d'autres encore Vespasien... »** »

Nous continuons à considérer les deux versions parallèles que fit Flavius Josèphe de cette guerre qui opposa les Juifs aux Romains, entre 66 et 70. A gauche, extrait de la version slavone *La Prise de Jérusalem* que nous pensons – suivant, sur ce point, les travaux très approfondis du dominicain Etienne Nodet (1) – provenir de ce premier récit que cet auteur juif dit avoir fait « dans la langue de ses pères ». A droite, extrait de la version grecque bien connue, *La Guerre des Juifs*. Les deux extraits ci-dessous concernent des prophéties.

*La Prise de Jérusalem**, VI, 5, § 4 :

Et si l'on examine bien, on trouvera que Dieu est prévoyant pour l'homme et de toutes les manières prédit à notre race les moyens de salut, tandis que nous périssons par inintelligence et méchanceté volontaire. Car Dieu a fait paraître des signes de colère, pour que les hommes comprissent la colère divine et cessassent leurs méfaits et par là fléchissent Dieu. **Alors qu'il y avait chez les Juifs cette prophétie que la ville et le Temple seraient dévastés par la forme quadrangulaire, ils se mirent eux-mêmes à faire des croix pour la crucifixion**, ce qui comporte la forme quadruple que nous avons dite, et après la ruine de l'Antonia ils firent le Temple carré. **Ils furent poussés à la guerre par une prédiction ambiguë trouvée dans les livres saints, disant que dans ces temps-là quelqu'un de la terre de Judée régnerait sur tout l'univers.** Il y a sur lui diverses explications : **les uns ont cru que c'était Hérode, d'autres ce faiseur de miracle crucifié, d'autres encore Vespasien.** D'ailleurs, les hommes ne peuvent échapper au destin, même s'ils le prévoient ; mais les Juifs ont en plus jugé les signes à leur fantaisie en les tournant à leur plaisir, et les autres, ils les ont méprisés jusqu'à ce que, s'étant perdus eux-mêmes et leur patrie, ils furent convaincus et confondus et reconnus comme insensés.

*Publiée par V. Istrin, Institut d'Etudes slaves, Paris 1934-1935.

*La Guerre des Juifs***, VI, 5, § 4 :

³¹⁰ Si l'on réfléchit à cela, on trouvera que Dieu a souci des hommes et qu'il fait connaître d'avance à leur espèce par toutes sortes de signes les moyens de salut, mais qu'ils périssent par leur folie et le fait qu'ils choisissent leur malheur : ³¹¹ c'est ainsi que les Juifs, après la destruction de l'Antonia, firent du Temple un carré, alors qu'ils trouvaient indiqué dans leurs oracles que la ville et le sanctuaire seraient pris lorsque le Temple deviendrait un carré. ³¹² **Mais, ce qui les poussa le plus à la guerre, ce fut un oracle ambigu, trouvé également dans leurs Ecritures sacrées, disant que, à cette époque, quelqu'un venant de leur pays commanderait à l'univers.** ³¹³ Ils reçurent cette prédiction comme les concernant et beaucoup de leurs sages se trompèrent dans leur interprétation ; **mais, en fait, l'oracle prédisait l'élévation à l'empire de Vespasien, qui fut proclamé empereur sur le sol de Judée.** ³¹⁴ Malheureusement, les hommes ne peuvent échapper à leur destin, même s'ils le prévoient : ³¹⁵ les Juifs interprétèrent certains oracles dans le sens qui leur plaisait, ils ne firent aucun cas des autres, jusqu'au moment où ils furent convaincus de leur folie par la conquête de leur patrie et leur propre destruction.

** Traduction P. Savinel, éditions de Minuit, Paris 2004.

La 1^{ère} prophétie prédit que « la ville et le Temple seraient dévastés » (version slavone, à gauche), et dans la version grecque, à droite « que la ville et le sanctuaire seraient pris » : c'est semblable et les deux textes mettent cette prophétie en rapport avec une forme quadrangulaire, ou un carré selon la façon de traduire. Sans le slavon, la raison pour laquelle le grec lie ces malheurs à la forme « carrée » resterait très obscure. Mais selon une des techniques des Juifs pour faire parler les Ecritures, les différents sens d'un mot peuvent être essayés, ici le mot hébreu qui désigne les « cornes » de l'autel est pris dans son autre sens « les angles ». La prophétie (Dn, 8, 22 : la corne brisée : quatre autres à sa place) devient alors claire et parfaitement biblique, mais elle est strictement liée à l'hébreu, dit E. Nodet. Et Josèphe l'applique à deux événements historiques : une crucifixion : un être brisé (crucifié) apparaît sur une forme à quatre angles (la croix), ou bien : la destruction en 70 par les Zélotes de l'Antonia (corne brisée), faisant disparaître cette excroissance, fait de l'esplanade du Temple une forme à quatre angles. Dans la version grecque, toute allusion à des *croix* et à la *crucifixion* a disparue, alors que dans le slavon, la phrase suivante évoque « *ce faiseur de miracle crucifié* », qui ne peut désigner que Jésus. Cette proximité permet de penser que les mots *croix* et *crucifixion* ne renvoient pas seulement à une coutume barbare qui n'aurait pas dû être adoptée par les Juifs, mais renvoient aussi à Jésus. Surtout que, malgré leur indéfinition (« des » *croix*), ils ont aussi disparu du grec. (Rappelons que dans le grec, tout ce qui pourrait être référé à Jésus a disparu). Si les traductions sont précises, remarquons aussi que les termes « prophétie » et « prédiction » du slavon sont remplacés par « oracle » dans le grec ; les « livres saints » des Juifs deviennent leurs « Ecritures sacrées », tout cela est mieux adapté à un public gréco-romain. Et l'affirmation « Car Dieu a fait paraître des signes de colère, pour que les hommes comprissent la colère divine et cessassent leurs méfaits et par là fléchissent Dieu » : est de la plus pure orthodoxie biblique : Dieu peut être touché par le repentir des hommes, et leur pardonner. Mais quelques lignes plus loin Josèphe affiche une opinion tout à fait différente, qui n'a plus rien de « juif » : « Les hommes ne peuvent échapper au destin, même s'ils le prévoient ». On voit bien la double appartenance culturelle de Josèphe : c'est un Juif croyant, mais il a aussi la culture grecque de son temps.

La 2^{nde} prophétie dit dans le slavon : « dans ces temps-là quelqu'un de la terre de Judée régnerait sur tout l'univers » et dans le grec « à cette époque, quelqu'un venant de leur pays commanderait à l'univers ». L'expression du slavon « quelqu'un de la terre de Judée » a toutes les chances de signifier un « Juif » dans l'esprit de Josèphe, alors que dans le grec « quelqu'un venant de leur pays » lui permet ensuite de mettre en avant une autre explication. Quant à « tout l'univers » ou « l'univers », il est habituel à cette époque et dans ce monde gréco-romain d'y voir l'Empire romain.

Mais la prophétie s'est-elle réalisée ? Dans le slavon, Josèphe, qui se veut objectif, donne trois interprétations qui ont eu – ou ont encore – cours : « les uns ont cru que c'était Hérode, d'autres ce faiseur de miracles crucifié, d'autres encore Vespasien ». Les deux premières sont abandonnées, mais la 3^{ème} peut encore se réaliser. Et dans le grec, mis en forme quelques années après, Josèphe est affirmatif : « en fait, l'oracle prédisait l'élévation à l'empire de Vespasien, qui fut proclamé empereur sur le sol de Judée. »

Voyons de plus près les trois interprétations possibles de cette 2^{nde} prophétie, avancées dans le slavon :

1 - « Les uns ont cru que c'était **Hérode** ».

Quand Flavius écrit, au début des années 70 (peut-être a-t-il commencé quand il est pris, en 67), on est loin de la mort d'Hérode-le-Grand, en - 4 av. J.-C. C'est pourquoi il peut employer le passé « ils ont cru ». Il est vraisemblable qu'en 67 cette explication était abandonnée. Par contre, du vivant d'Hérode, et compte tenu de ses grands succès politiques, certains se sont interrogés en ce sens. Il y a trace d'un « parti » d'Hérodiens, certainement opportunistes, mais qui, comme toujours dans ce milieu juif, ont dû trouver dans les Ecritures un soubassement religieux à leur choix politique (dans les Evangiles de Matthieu (22, 16) et de Marc (12, 13) des Hérodiens, accompagnant des Pharisiens mais distincts d'eux, sont montrés tendant un piège

théologique à Jésus). D'ailleurs, un autre passage du slavon montre bien que, du temps d'Hérode, cette prophétie a été scrutée dans cette hypothèse, et défendue par au moins un des prêtres, Lévi, même si la conclusion de la majorité d'entre eux était négative. Ce passage n'existe que dans le slavon, qui est assez sévère vis-à-vis d'Hérode, alors que le grec est favorable à Hérode et à ses descendants.

La Prise de Jérusalem, livre I :

18, § 4 : Quant au roi Hérode, il fit le départ entre les habitants : ceux qui avaient été ses partisans, il les honora de dignités et de présents ; ceux qui étaient pour Antigone, il les tua. A Antoine et à ses grands il envoya d'innombrables présents. Mais Cléopâtre, ayant vu ces présents et prise d'envie, pria aussitôt Antoine de tuer les deux rois, Hérode et Malichos de Syrie, et de lui donner leurs provinces.

18, § 5 : Antoine, asservi par la passion, ordonna devant elle de les tuer, mais hors de sa présence il réfléchit qu'il était injuste de tuer deux rois aussi hommes de bien ; il leur enleva pourtant leurs domaines pour les donner à Cléopâtre. Hérode racheta sa part moyennant deux cents talents à verser par an.

19, § 1 : Hérode ne demeura guère à Jérusalem : il partit en campagne contre les Arabes. Aussitôt les prêtres s'affligèrent et se plaignirent les uns aux autres en secret, car ils n'osaient pas le faire à Hérode et à ses amis. Ils disaient en effet : « *Notre loi interdit d'avoir un étranger pour roi, mais nous attendons un Oint qui soit doux, de la race de David ; or nous savons qu'Hérode est un Arabe incircconcis. L'Oint sera appelé doux, et celui-ci a rempli de sang tout notre pays. Sous le règne de l'Oint, les boiteux devaient marcher, les aveugles voir, les pauvres devenir riches, et sous celui-ci les valides ont été faits boiteux, les voyants aveugles, les riches pauvres. Qu'est-ce cela ? Ou bien les prophètes auraient-ils menti ? Les prophètes ont écrit qu'il ne manquerait pas de princes de Juda jusqu'au moment où viendrait celui à qui la tâche est remise. C'est en lui qu'espéreront les nations : celui-ci est-il l'espérance des nations ? Nous, en effet, nous détestons son iniquité : les nations vont-elles espérer en lui ? Malheur à nous, Dieu nous a abandonnés, et nous sommes oubliés de lui ; il veut nous livrer à la désolation et à la perte, et autrement qu'au temps de Nabuchodonosor et d'Antiochus. Alors il y avait les prophètes qui instruisaient le peuple, et qui avaient fait des promesses sur la captivité et le retour ; mais aujourd'hui il n'y a personne à consulter, personne de qui tirer consolation* ». Anan le prêtre leur répliqua : « *Je sais toute l'Écriture. Quand Hérode luttait devant la ville, jamais mon esprit n'a accepté que Dieu lui eût accordé de régner sur nous ; mais aujourd'hui je connais que notre ruine est proche. Examinez donc la prophétie de Daniel : il dit qu'après le retour de captivité la ville de Jérusalem durera soixante-dix semaines d'années, ce qui fait quatre cent quatre-vingt-dix années, et qu'après elle sera dévastée* ». Ils firent le compte des années, et il y en avait quatre cent trente-quatre. Et Jonathas répliqua : « *Le chiffre des années est bien comme nous avons dit ; mais le Saint des saints, où est-il ? Car celui-ci, Daniel ne peut pas l'appeler saint, cet Hérode buveur de sang et couvert de souillures* ». L'un d'eux, nommé Lévi, qui voulait se montrer plus habile qu'eux, leur dit ce qui lui tombait sous la langue, non des raisons tirées de l'Écriture, mais des fables. Eux, qui étaient des docteurs de la Loi, se mirent à chercher le moment où le Saint devait venir, et ils n'eurent que dégoût pour l'argumentation de Lévi, lui disant : « *Tu as de la soupe dans le bec, et de l'os dans la tête* ». S'ils disaient cela, c'est parce qu'il déjeunait sans attendre le jour et parce que la boisson lui faisait la tête lourde, comme de l'os. Couvert de confusion, il se sauva auprès d'Hérode et lui rapporta les paroles que les prêtres avaient prononcées contre lui. Hérode envoya de nuit les massacrer tous, en cachette du peuple, pour qu'il n'y eut pas de troubles, et il installa d'autres prêtres. 19, § 3 : Et au matin la terre trembla toute entière et engloutit une innombrable multitude de bétail et soixante mille hommes. [...]

Rappel : Hérode, (Iduméen ? Nabatéen ? Arabe par sa mère ?), soutenu par les Romains, se défait de son adversaire juif, Antigone, l'asmonéen soutenu par les Parthes, et prend le pouvoir. Mais le jeu politique est compliqué par la guerre que se font deux Romains prétendant à l'Empire, Marc Antoine, subjugué par Cléopâtre, et Octave (le futur Auguste), qui battra Antoine à Actium. Puis, habilement, Hérode se conciliera Auguste, le vainqueur. Le slavon a un long passage très critique contre Hérode et mentionne qu'il fait massacrer des prêtres, massacre confirmé par Josèphe dans les *Antiquités juives* (14, 168-176) écrites une vingtaine d'années après. Tout cela est absent dans la version grecque, qui par contre est plus documentée sur les menées et les déplacements de Cléopâtre (à Rome, quand il met au point la version grecque, d'une part il est proche d'Agrippa II, arrière petit-fils d'Hérode, et enlève ce qui est critique vis-à-vis de cette famille, d'autre part il est proche des empereurs et a accès aux archives romaines).

Ce débat entre prêtres est tout à fait caractéristique, et pour le coup il est impossible d'y voir ni une composition chrétienne tardive, ni une interpolation de faussaires chrétiens antiques. L'authenticité de la version slavone y gagne. Hérode est-il le Messie tant attendu ? Les arguments mis en avant s'appuient sur plusieurs passages bibliques, à commencer par la bénédiction de Juda (Gn 49, 10) : « Le sceptre ne s'écartera pas de Juda [donc de la descendance de David] jusqu'à ce que

La Guerre des Juifs, livre I :

18, § 4 : ³⁵⁸ Le roi Hérode répartit en deux catégories la population de la cité : ceux qui avaient épousé sa cause, il se les attacha encore plus étroitement par les honneurs qu'il leur accorda, tandis qu'il faisait exécuter les Antigoniens. L'argent se faisant déjà rare, il fit convertir en monnaie tout ce qu'il avait d'objets précieux et l'envoya à Antoine et à son entourage. ³⁵⁹ Cependant, il n'acheta pas une fois pour toutes sa sécurité : car, dès ce moment, Antoine éperdu d'amour pour Cléopâtre, était complètement subjugué par la passion et Cléopâtre, après avoir fait tuer l'un après l'autre les membres de sa famille, jusqu'à ne laisser survivre aucune personne du même sang qu'elle, avait maintenant soif du carnage des étrangers : ³⁶⁰ ayant calomnié les dirigeants syriens, elle obtint d'Antoine leur exécution, dans l'idée qu'il lui serait facile de s'emparer de leurs possessions ; ensuite, ses ambitions s'étendant à la Judée et à l'Arabie, elle prépara secrètement l'exécution de leurs rois respectifs, Hérode et Malchus.

18, § 5 : ³⁶¹ Cependant, pour une partie de ses ordres, Antoine garda la tête froide et jugea sacrilège de faire périr des hommes de bien et des rois d'un tel prestige. Mais il refusa d'aller plus loin dans l'amitié. Il amputa largement leur territoire, en particulier de la palmeraie de Jéricho où pousse le balsamier, et fit don à Cléopâtre de toutes les villes en deçà du fleuve Eleuthère, sauf Tyr et Sidon. ³⁶² Devenue maîtresse de tous ces territoires, elle accompagna jusqu'à l'Euphrate Antoine qui partait en expédition contre les Parthes puis, par Apamée et Damas, elle arriva en Judée : là, Hérode réussit à désarmer son hostilité par des cadeaux somptueux : il loua pour deux cents talents par an les territoires de la reine arrachés à son propre royaume. Puis il l'escorta jusqu'à Péluse, en lui prodiguant les marques de respect ³⁶³ et, peu de temps après, Antoine était là, retour de Parthie, amenant comme prisonnier de guerre Artabaze, le fils de Tigrane, comme cadeau pour Cléopâtre : et de fait, avec les richesses et la totalité du butin, le Parthe lui fut bientôt offert.

19, § 1 : ³⁶⁴ Quand éclata la guerre d'Actium, Hérode s'appêta à marcher aux côtés d'Antoine : il s'était débarrassé des causes de troubles en Judée et en particulier s'était emparé de la forteresse d'Hyrkanie, tenue jusque-là par la sœur d'Antigone. ³⁶⁵ Mais les menées de Cléopâtre l'empêchèrent de partager les dangers d'Antoine. Complotant en effet contre les deux rois, comme nous l'avons dit, elle persuada Antoine de confier la conduite de la guerre contre les Arabes à Hérode, afin de se rendre maîtresse, soit de l'Arabie en cas de victoire d'Hérode, soit de la Judée s'il était vaincu, et d'anéantir l'un des deux souverains par le moyen de l'autre.

19, § 2 et 3 [*de* ³⁶⁵ à ³⁶⁹ *F. Josèphe commence le récit de cette guerre, puis il enchaîne sur le tremblement de terre*] : ³⁷⁰ Il se produisit en effet au début du printemps un tremblement de terre qui détruisit une quantité innombrable de bétail et causa la mort de trente mille personnes. [...]

viennne celui à qui il est réservé et à qui les peuples doivent obéissance » (= Le Messie arrivera lorsqu'il n'y aura plus de prince de Juda, c'est-à-dire de roi juif légitime). Notons que la messianité d'Hérode est réfutée par divers auteurs chrétiens : Epiphane de Salamine déplore que les Juifs se soient obstinés à considérer Hérode comme le Messie (*Panarion*, 20, 2) ; Eusèbe de même (*Histoire ecclésiastique* (I, 6, 1-11) ; St Jérôme (dans *Matthieu*) se moque de certains « *qui Herodem Christum esse credebant* ». Notez bien, ce sera précieux pour la réflexion sur le *Testimonium Flavianum*, que croire qu'Hérode est le Messie se dit « *Herodem Christum esse*, et que cela ne veut pas du tout dire que c'est croire qu'Hérode est Christ [au sens de : le Christ Jésus].

2- « d'autres [ont cru que c'était] ce faiseur de miracle crucifié ».

Alors qu'Hérode et Vespasien sont nommés, Jésus n'est pas nommé, mais il ne peut s'agir que de lui. Dans le slavon Josèphe rapporte des faits formant contacts avec les Evangiles, mais à part deux cas (l'inscription qui concernait « Jésus roi n'ayant pas régné et l'évocation de Mannée, neveu de Lazare « que Jésus ressuscita du tombeau ») il évite de donner le nom soit de Jean-Baptiste soit de Jésus, ces deux personnages dont il se demande si ce sont de simples hommes...). Josèphe ici se fait l'écho de ce que tout le monde sait dans le monde juif : quelqu'un faisait des miracles, et il a été crucifié. L'emploi de l'adjectif « ce » devant « faiseur de miracles » montre que cela suffit pour que le personnage de Jésus soit immédiatement identifié par ses lecteurs. Contrairement à ce que veulent nous faire croire divers spécialistes qui accumulent de l'érudition (2), « l'affaire Jésus » a été une énorme affaire dans le judaïsme et St Paul a raison quand il interpelle Agrippa II : « Car il connaît bien tous ces faits, le roi, à qui je parle aussi bien en toute assurance ! Car rien de tout cela ne reste caché à ses yeux, j'en suis persuadé ! Car ce n'est pas dans un [petit] coin que cela s'est accompli, réalisé ! » (Ac, 26, 24). Peut-on s'étonner que là aussi Josèphe juge impossible que ce Jésus crucifié et mort soit celui que vise la prophétie ? C'est-à-dire « quelqu'un de la terre de Judée qui régnerait sur tout l'univers » ? A vue humaine, et avec les préjugés - ou disons la façon de voir de son milieu -, il ne pouvait avoir qu'une connaissance des plus superficielles du Christ, par des on-dit : il y avait donc peu de chance pour qu'il l'identifie (3).

Il faudrait tout un commentaire à la fois historique et théologique sur ces 5 mots qui disent tout. « Ce faiseur de miracles crucifié ». Ces miracles inouïs, faits par Jésus « pour que les hommes croient », que des foules entières ont vus, auraient dû provoquer d'immenses fêtes *officielles* car Dieu visitait son peuple... Mais les hommes se sont divisés : certains l'ont cru, suivi et aimé. D'autres, beaucoup de responsables, se sont raidis, n'ont pas voulu être bouleversés, dépassés dans leur façon de voir et c'est *parce qu'il faisait des miracles inouïs* qu'ils l'ont fait crucifier. Et puis d'autres enfin, sans être hostiles à ce faiseur de miracle crucifié, restent dans l'expectative. Semble-t-il, Josèphe en fait partie.

3- « d'autres encore [ont cru que c'était] Vespasien] :

Les deux extraits suivants exposent comment Josèphe a réussi à se garder vivant et à se constituer prisonnier des Romains, et comment il a su utiliser cette prophétie pour que Vespasien surseoit à son idée d'envoyer ce prisonnier de marque à Néron. (Josèphe n'est pas sans savoir comment de prestigieux ennemis de Rome peuvent finir dans le Cirque...). Ce 1^{er} récit ne peut pas être antérieur à sa reddition, en 67, quand Jotapata, la place qu'il défendait, est prise et qu'il n'a donc plus à mener la guerre - il est donc postérieur à la prédiction qu'il fait à Vespasien... Deux cas de figures sont envisageables concernant l'interprétation de la prophétie en faveur de Vespasien - si nous excluons l'idée que Josèphe soit réellement prophète. Connaissant parfaitement les prophéties bibliques et connaissant tout aussi bien ce qui anime les hommes puissants, il sait que prédire le titre impérial à Vespasien ne va pas laisser ce dernier - ni son fils, ni ses généraux...- indifférents. Ou bien, méditant sur tous ces événements inouïs et ayant par ailleurs la certitude de la véracité des prophéties, il est réellement convaincu que Vespasien, qui est bien sur la terre de Judée depuis plusieurs années, même si c'est pour y faire campagne, est l'homme annoncé. D'ailleurs, les deux idées peuvent cohabiter dans la tête de Josèphe...

Nous avons coupé les discours philosophiques ou moraux de Josèphe (§ 5 et 6), ainsi que certains développements du grec, qui est beaucoup plus long que le slavon et apporte peu d'éléments nouveaux.

III, 8, § 4 : Les Juifs qui étaient avec lui, en apprenant qu'il allait sortir [...] [lui dirent] : « Voici un glaive : si tu le plonges dans tes entrailles volontairement, tu seras à jamais le capitaine des Juifs ; mais si tu ne veux pas, tu mourras de nos mains comme un traître ». Et ce disant ils tirèrent leurs épées contre lui, pour le cas où il se rendrait aux Romains.

§ 5 : Josèphe redoutant leur violence et jugeant que ce serait une offense à la divinité que de mourir avant le commandement de Dieu, se mit à leur faire de la philosophie. [...]

§ 7 : Alors Josèphe, confiant son salut à la tutelle de Dieu, dit : « Puisque Dieu a voulu que nous mourions, tuons-nous en comptant les chiffres : celui sur qui tombera la fin du compte recevra la mort du suivant ». Ayant ainsi parlé, il compta les chiffres **avec habileté et par là les trompa tous**. Ils se tuèrent tous les uns les autres, sauf un. Josèphe soucieux de ne pas souiller sa main du sang d'un compatriote, le supplia, et tous deux sortirent vivants.

§ 8 : On les conduisit à Vespasien. Les Romains accouraient tous à ce spectacle. Il y eut des cris divers : les uns se réjouissaient de la capture de Josèphe, les autres proféraient des menaces, d'autres voulaient qu'on le châtiât, qu'on tuât l'ennemi, d'autres admiraient les péripéties de l'existence.

III, 8, § 4 : Mais, quand les Juifs qui étaient réfugiés avec lui comprirent [qu'il allait faire sa reddition, ils se mirent à lui crier] [...] « Nous te prêterons notre glaive et notre bras : tu mourras en général des Juifs, si c'est volontairement, en traître si c'est de force ». ³⁶⁰ A ces mots, ils pointèrent leurs glaives contre lui en le menaçant de mort s'il se livrait aux Romains.

§ 5 : ³⁶¹ Josèphe redoutait de les voir se jeter sur lui et il pensait que ce serait trahir les instructions divines que de mourir avant d'avoir prophétisé : il se mit donc, en cette extrémité, à leur faire de la morale. [...]

§ 7 : ³⁸⁷ Mais, dans cette situation critique, Josèphe ne manquait pas d'idées. Se confiant à la protection divine, il risqua sa vie sur **un coup de chance** et dit aux autres : ³⁸⁸ « Puisque nous avons décidé de mourir, eh bien, tirons au sort l'ordre d'égorgerment : ³⁸⁹ que celui qui tirera le premier numéro tombe sous le bras de celui qui aura le numéro suivant. Ainsi le sort nous atteindra tous successivement sans que personne meure de sa propre main : car il serait injuste que, les autres ayant quitté ce monde, l'un de nous, se ravisant, échappe à la mort ». ³⁹⁰ Cette proposition leur inspira confiance ; ils acceptèrent, et Josèphe tira au sort avec eux. Chaque homme dont le tour sortait tendait sa gorge à celui qui avait le tour suivant, convaincu que son général aussi allait bientôt mourir : car ils trouvaient plus de douceur à partager la mort avec Josèphe qu'à vivre. ³⁹¹ Josèphe, lui - faut-il dire **par l'effet du hasard ou de la providence divine** ? - resta le dernier avec un autre. Désirant éviter d'être condamné par le sort et aussi, s'il restait le dernier, d'avoir à souiller sa main du meurtre d'un compatriote, il réussit à convaincre également cet homme de se garder en vie, en lui donnant sa parole.

§ 8 : ³⁹² Ayant ainsi survécu à la guerre avec les Romains et à celle avec ses amis, il fut conduit par Nicator auprès de Vespasien. [...] ³⁹⁶ C'était surtout Titus qui était pris d'une pitié particulière [...] et il pesa d'un grand poids auprès de son père pour obtenir sa grâce. ³⁹⁸ Pour le moment, Vespasien ordonna de le placer sous la garde

Vespasien ordonna de bien le garder, **afin de l'envoyer à Néron**. § 9 : Josèphe, entendant cela, dit : « J'ai à te parler seul à seul ». Tous se retirèrent, et Vespasien resta avec son fils Titus et deux amis. Josèphe lui dit : « Ô Vespasien, tu te figures m'avoir capturé. Mais je suis venu à toi de mon plein gré, annonciateur de plus grands événements.

Ne savais-je pas la loi juive et comment les chefs doivent mourir ? Mais Dieu m'a envoyé à toi. Et toi tu m'envoies à Néron ! C'est toi qui est César et souverain, avec ton fils que voici. Lie-moi donc maintenant et garde-moi pour toi. Car tu n'es pas seulement mon maître à moi, mais aussi celui de toute la terre et de la mer et de toute la gent humaine. S'il se découvre que je mens, imagine contre moi des tourments inouïs ». Vespasien ne lui fit pas confiance et pensa que c'était pour se procurer la vie sauve qu'il bâtissait ces discours. Mais ensuite il se mit quelque peu à le croire, alors que Dieu l'installait sur le trône impérial et lui remettait le sceptre souverain. [...] Que ne prédisais-tu aussi sur Jotapata et ta captivité ? Mais lui dit : « Aux gens de Jotapata aussi j'ai annoncé : après quarante-sept jours vous serez pris ; et à mon sujet j'ai prédit que vous me prendriez vivant ». **Vespasien** s'enquit ensuite de ces paroles auprès des captifs, et trouva tout vrai [...] Alors il **commença à lui faire confiance**. Il le fit garder et charger de chaînes, mais il lui donna des vêtements honorables, une vaisselle et une nourriture de chef, et Titus lui venait en aide en toute chose.

Vespasien « pacifia » ensuite toute la région, et se préparait à marcher contre Jérusalem, où les clans s'entredéchiraient. « Lorsqu'il apprit que Néron avait été tué [juin 68], il ajourna alors son expédition, attendant anxieusement de voir à qui allait échoir l'empire après Néron » dit Josèphe. Les prétoriens proclament Galba empereur. Titus et Agrippa s'embarquent pour aller le trouver, mais Galba est assassiné avant qu'ils n'arrivent à Rome (15 janvier 69). Othon se fait alors reconnaître comme empereur, sauf par Vitellius, qui bat son armée, et Othon est tué (avril 69). Pendant la guerre entre Othon et Vitellius, les troupes de Vespasien « l'obligent » à se proclamer empereur, toutes les légions d'Orient se rallient à lui, dont l'importante Egypte, grenier à blé de l'Empire romain (juillet 69). Josèphe passe du statut de prisonnier bien considéré, à celui d'affranchi – il prend le nom « Flavius » de son patron. Quand Vitellius est battu puis tué fin 69, Vespasien confie la poursuite du siège de Jérusalem à son fils Titus, accompagné de Josèphe, et revient à Rome début 70 pour exercer le pouvoir.

Livre IV, 10, § 7 :

Et ainsi Vespasien comprit que ce n'était pas sans une providence divine que le pouvoir lui était échu, mais qu'un juste destin lui avait donné la souveraineté. Et il se remémora, entre autres signes, la prophétie de Josèphe. Celui-ci en effet, déjà du vivant de Néron, avait osé l'appeler César. Et le général avait honte de tenir cet homme dans les fers. Et, appelant Mucianus et les autres généraux, il leur déclara la prophétie qu'il lui avait faite, en ces termes : « J'ai cru alors que son discours était mensonge et fiction de la peur, mais maintenant le temps a montré son juste accomplissement et son exécution dans la réalité. Mais il est cruel de voir en posture de prisonnier et souffrir les fers celui qui m'a prédit ce pouvoir et a servi d'organe à la voix divine ». Et appelant Josèphe, il le fit libérer. Et Titus lui dit : « Il faut, mon père, que sa flétrissure aussi soit ôtée à Josèphe. Car si, au lieu de relâcher ses liens, nous les brisons, il sera comme s'il n'avait pas été d'abord enchaîné ». Il en donna l'ordre et on brisa ses fers. Et Josèphe, pour avoir obtenu cette récompense, fut cru aussi sur l'avenir.

la plus stricte, annonçant son intention de **l'envoyer bientôt à Néron**.

§ 9 : ³⁹⁹ En entendant ces mots, Josèphe exprima le désir de l'entretenir seul à seul. Vespasien ayant fait sortir tout le monde sauf son fils et deux de ses amis, Josèphe alors lui dit : ⁴⁰⁰ « Toi, Vespasien, tu crois avoir en la personne de Josèphe un prisonnier de guerre, sans plus : en réalité, je viens à toi en messenger porteur des plus grandes nouvelles ; autrement, si je n'étais pas envoyé par Dieu, je connaissais la loi des Juifs et je savais comment il convient aux généraux de mourir.

⁴⁰¹ Tu m'envoies à Néron ? A quoi bon ? Penses-tu que ceux qui doivent succéder à Néron avant ton règne se maintiendront au pouvoir ? C'est toi, Vespasien, qui seras César, c'est toi qui seras empereur, toi et ton fils ici présent ! ⁴⁰² Maintenant, fais serrer mes chaînes plus fort et garde-moi pour toi. Car tu es maître absolu, non seulement de ma personne, César, mais de la terre, de la mer et de toute la race humaine. Quant à moi, je demande à être puni d'une garde plus rigoureuse si je suis trouvé coupable de légèreté envers la parole de Dieu ». ⁴⁰³ Sur le moment, ces paroles semblèrent laisser Vespasien sceptique ; il y voyait une ruse de Josèphe pour sauver sa tête. ⁴⁰⁴ Mais, insensiblement, il fut amené à le croire, car Dieu suscitait déjà en lui des aspirations à l'Empire et lui faisait prévoir, par d'autres signes, qu'il aurait le sceptre. ⁴⁰⁵ Il découvrit d'ailleurs que Josèphe avait fait en d'autres occasions des prédictions véridiques. [...] ⁴⁰⁷ Ayant fait vérifier ces dires à titre personnel auprès des prisonniers de guerre, **Vespasien** découvrit que Josèphe avait dit vrai et, dans ces conditions, **commença à croire les prédictions le concernant**. ⁴⁰⁸ Tout en le maintenant dans les fers et sous bonne garde, il lui fit cadeau de vêtements et d'objets de prix, et le traita avec bonté et prévenance, Titus contribuant largement à lui obtenir ce traitement de faveur.

IV, 10, § 7 :

⁶²² Maintenant que, de tous les côtés, la Fortune avançait selon ses vœux et que les circonstances lui étaient pour la plus grande part favorables, Vespasien était amené à penser que l'empire ne lui était pas échu sans l'assistance de la providence divine, et que c'était quelque juste destinée qui lui avait remis le pouvoir universel. [...] ⁶²⁶ « Il est choquant, dit-il, que l'homme qui a prédit mon accession au pouvoir, que le ministre de la voix de Dieu, endure la condition d'un prisonnier de guerre et le sort d'un enchaîné », et ayant fait appeler Josèphe, il donna l'ordre de le désenchaîner. ⁶²⁷ Ce fut pour les officiers une raison d'espérer de brillantes distinctions aussi pour eux, puisque Vespasien témoignait ainsi sa reconnaissance à des étrangers. ⁶²⁸ Mais Titus, qui était aux côtés de son père, lui dit : « La justice exige, père, que Josèphe soit délivré de l'outrage en même temps que des fers ; et si, non contents de le désenchaîner, nous brisons ses fers, il sera comme quelqu'un qui n'a jamais été enchaîné ». C'est effectivement ainsi que l'on procède pour ceux qui ont été injustement mis dans les fers. ⁶²⁹ Vespasien donna son assentiment et l'on fit venir un homme qui trancha la chaîne à coups de hache. Ainsi Josèphe obtint son affranchissement en récompense de ses prédictions et désormais fut jugé digne d'être cru au sujet des événements à venir. [Ainsi, devenant l'*affranchi* de son *patron* Titus Flavius Vespasianus, il prit le patronyme de *Flavius Josèphe*.]

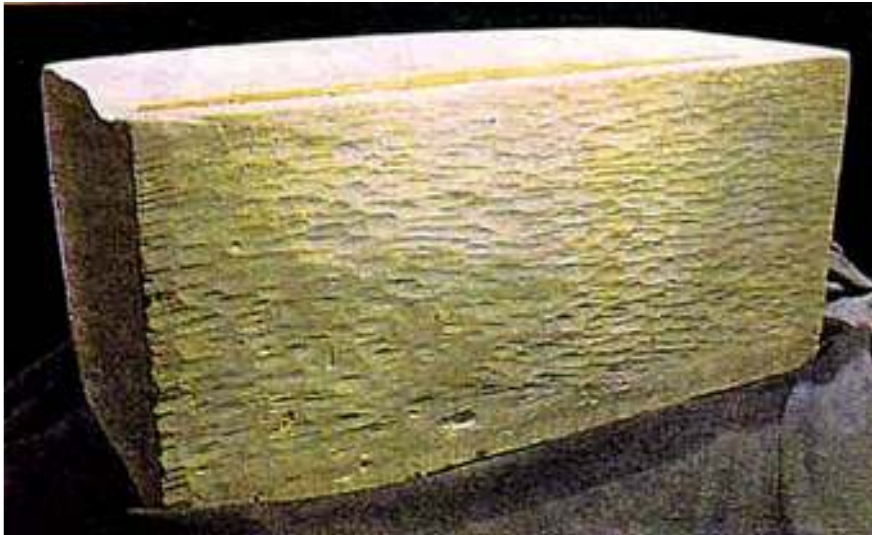
J. C. Olivier

(1) En particulier les pages 129 à 244 de *Flavius Josèphe, l'homme et l'historien*, éd. du Cerf, Paris, 2000. Et pages 242-316 de *Le Fils de Dieu*, éd. du Cerf, Paris 2002.

(2) Par exemple John P. Meier, dont l'œuvre est dite « œuvre de référence par l'exégèse biblique de notre temps » dans ses livres intitulés en américain *Jesus, A Marginal Jew* (4 tomes traduits en 2004 aux Ed. du Cerf sous le titre *Un certain Juif Jésus*) et qui écrit, page 17 du tome 1 : « Si difficile à accepter que cela puisse être pour un chrétien convaincu, le fait est que, aux yeux des historiens juifs et païens du I^{er} siècle et début du II^e siècle, Jésus fut tout simplement insignifiant pour l'histoire nationale et mondiale. » Y aurait-il eu une telle volonté d'éradiquer la révélation chrétienne dans le monde juif (voir, dans les travaux de Dan Jaffé et autres auteurs juifs contemporains, les efforts constants du judaïsme rabbinique naissant pour exclure les Juifs qui avaient foi en Jésus) ; et dans l'empire romain, depuis Néron jusqu'à Dioclétien, cette série de persécutions qui visaient à faire disparaître les chrétiens eux-mêmes, si « l'affaire Jésus » avait été une affaire insignifiante ?

(3) Cela a-t-il changé ? : en 2010, que ce soit en milieu chrétien déchristianisé, ou athée, ou juif, ou musulman, etc., que sait-on vraiment de Jésus ? Souvent peu de choses.

Ossuaire portant le nom de
« Alexandre, fils de Simon de Cyrène »



Jérusalem, Israel Antiquities Authority, Ier siècle après J.-C.

Au sud du village de Silwa, sur le Mont de l'Offence (Batn Al-Hawa'), E. L. Sukenik et N. Avigad découvrirent en 1941 une chambre creusée dans le roc qui contenait dix ossuaires et beaucoup d'autres pièces.

Un des ossuaires, le n° 9, porte une inscription tant en grec qu'en hébreu. Les trois lignes du texte au dos de l'ossuaire disent : *Simon Ale/Alexandros/Simonos*, le couvercle porte le nom *Alexandros* et son équivalent en hébreu, ainsi que les lettres hébraïques *ORNYT* au dessous. Le graveur, qui a même commis une faute d'orthographe sur le front de l'ossuaire, avait commencé à graver, mais l'ordre des mots n'était pas correct. Il a donc recommencé correctement sur la ligne 2. Les quatre premières lettres du texte hébraïque sont la translittération du nom grec de Cyrène.

Les inscriptions sur l'ossuaire identifient donc le mort comme Alexandre, fils de Simon de *Cyrène*. Selon Marc (15, 21) « Simon Cyrénéen, père d'Alexandre » porta la croix de Jésus.

Selon le livre des Actes (16, 9), à Jérusalem il y avait une communauté synagogale de Cyrénéens. L'ossuaire d'un autre cyrénéen (portant l'inscription grecque *Philon Kyrenaios*) fut retrouvé sur le Mont des Oliviers.